KOUEN LOUEN ET DVÎPÂNTARA.

PAR

M. SYLVAIN LÉVI.

J'ai signalé depuis longtemps, et à plusieurs reprises, l'intérêt que présente, en particulier pour la géographie historique, une liste bilingue d'ethniques insérée dans un dictionnaire sanscrit-chinois, le Fan yu tsa ming que j'avais eu la bonne fortune de me procurer lors de mon premier voyage au Japon, en 1898. Un de mes élèves, Prabodh Chandra Bagchi, a reproduit en facsimilé ce texte comme thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres en 1926: Deux lexiques sanscrits-chinois, accompagnés de notes sommaires. Depuis M. Bagchi a composé en guise d'introduction à ces lexiques un mémoire considérable qui est actuellement en cours d'impression. On y trouvera une discussion minutieuse sur l'origine et la date probables de chacun de ces deux lexiques. Celui auquel je veux me référer ici se présente comme l'oeuvre d'un moine d'Asie Centrale, nommé Li yen 禮言 çramaṇa du royaume de Koutcha 歸茲 (Kouei tze) au monastère de Koang ting 光定. Tous les indices concordent pour désigner en effet l'Asie Centrale comme le berceau de cette compilation et pour en fixer la date aux environs du VIIe—VIIIe siècle.

La liste de peuples et de pays établie en ordre dispersé enregistre (pd. 39a col. 2) le nom de Kouen louen 崑崙; il y est inséré entre le nom Ou tchang 烏長 rendu par Udyâna, et celui de Kao li 高麗, la Corée, rendu par Mukuri. Comme on le sait bien, le nom de Kouen louen désigne l'ensemble des pays des Mers du Sud, Indochine et Indonésie. Il suffit de renvoyer à l'utile mémoire du Journal Asiatique 1919, I, 239—333 et 431—492, II, 5—68, 201—241, où M. Ferrand a réuni et discuté tous les témoignages accessibles sur le Kouen louen. L'équivalent sanscrit est, comme toujours, transcrit en caractères chinois accompagnés d'un essai de restauration en carac-

tères sanscrits, du type Gupta tardif, l'alphabet du Siddham conservé dans les écoles japonaises, et d'une autre transcription en caractères katakana. Ces deux transcriptions sont manifestement le fait d'un éditeur japonais; la preuve en surabonde. Le nom sanscrit du Kouen

louen est représenté par les caractères chinois 你波引多重擺

en caractères siddham ཎུཔཱཏཱལ་ soit jipâtala; en effet le caractère 引 placé en annotation après 波 signifie „allonger” et marque la voyelle comme longue; le caractère 重 placé en annotation après 多 signifie „redoubler” et marque le redoublement de la consonne. L'éditeur s'est donc conformé fidèlement aux indications du texte en chinois. Le katakana donne, d'accord avec la lecture en alphabet siddham, シハタラ ji pa ta ra. Le mot jipâtala (jipatara) n'évoque rien de connu. Mais cette transcription est-elle exacte ou nécessaire? Le premier caractère 你 est bien susceptible

de la lecture ji (dji) en japonais, mais il se prête à d'autres lectures. Giles 8212 et 8211 donne comme la prononciation mandarine ni, avec les prononciations dialectales nei, li, ngi, nü, ng, niei, dji, ne; Karlgren indique comme la prononciation ancienne nzie; Staël-Holstein (Gaṇḍistotra) donne comme valeur de transcription en sanscrit d(y), de, n(y), ni, nî, ne. Et de fait l'auteur du lexique emploie le signe 你 avec des valeurs diverses, p. ex. ny dans devakanyâ (39b),

ni dans agni (36b), dî dans dîpa 你播 (34b), équivalent du chinois 火登 „lampe”. Dîpâtara est donc possible et légitime. Le

moine Li yen n'est pas un sanscritiste raffiné; il note fréquemment les mots sous leur forme pracrite, celle de l'usage; déjà peut être dîpa „lampe” ou dvîpa „île”, pracrit dîpa. Dvîpâtara suggère immédiatement dvîpântara; le passage du tta au nta, facile dans la plupart des écritures de l'Inde, est presque inévitable dans l'écriture de Koutcha; tous ceux qui se sont exercés sur des textes écrits à Koutcha et dans la région peuvent en témoigner.

Le terme dvîpântara n'est pas enregistré à part dans le dictionnaire de Pétersbourg; c'est donc que Roth et Böhrling considèrent ce mot, qu'ils connaissent — témoin dvîpântaravacâ, nom de plante, classé à sa place alphabétique — comme un composé normal que la grammaire suffit à expliquer; dvîpântara signifierait „une autre île”, „un autre

continent" puisque dvîpa réunit ces deux sens. Et c'est bien ainsi que l'a entendu par exemple Tawney quand il a rencontré ce terme dans un conte, pourtant bien suggestif, du Kathâsaritsâgara XXV et XXVI. Un personnage nommé Çaktideva s'est fait fort de connaître, pour y être allé déjà, la ville mystérieuse de Kanakapuri, dont il ne sait cependant que le nom; sommé de s'expliquer, il va consulter dans la région moyenne du Gange, près de Kâmpilya, l'ascète Dirghatapas établi sur le mont Uttara; celui-ci lui répond :

iyatâ vayasâ putra puri sâdya çrûta mayâ
deçântaragataiḥ kaiḥ kair jâtaḥ paricayo na me
na ca tâm çrutavân asmi dûre taddarçanam punaḥ
jânâmy ahañ ca niyatañ daviyasi tayâ kvacit
bhâvyam dvîpântare vatsa tatropâyam ca vacmi te

„A mon âge, ô mon fils! c'est la première fois que j'entends le nom de cette ville, et pourtant, des voyageurs qui vont en pays étranger (deçântara), quels sont, quels sont ceux que je n'ai pas connus? Non, je n'en ai pas entendu parler, bien loin de l'avoir jamais vue. Mais je sais avec certitude qu'elle doit être quelque part dans le dvîpântara, et je vais te dire un moyen . . .”.

Tawney traduit : „But I am sure it must be in some distant foreign island”.

Le moyen annoncé par l'ascète, c'est de gagner d'abord l'île d'Utsthala située au beau milieu de l'Océan

asti vârinidhau madhye dvîpam Utsthalasamjñakam.

C'est une île de pêcheurs; le roi de l'île est un des bons amis de l'ascète, et il saura fournir toutes les précisions, car „il va et vient dans tous les dvîpântara's”

tasya dvîpântareṣv asti sarveṣv api gatâgatam

Tawney traduit cette fois : „He goes to and fro among all the other islands”.

Sur cette indication de l'ascète, Çaktideva se rend au bord de la mer, au port de Viṭaṇkapura; il y rencontre un marchand nommé Samudradatta qui part trafiquer à l'île d'Utsthala; tous deux font voile ensemble, mais le navire se brise en pleine mer. Les deux naufragés flottent trois jours sur les vagues; un bateau survient qui les recueille; par un hasard miraculeux, le patron du bateau est le père même de Samudradatta, qu'on avait cru depuis longtemps perdu

corps et biens, après qu'il était parti pour le dvîpântara": (XXVI, 124):

gatvâ dvîpântaram pûrvam cirât tatkâlam âgataṁ

Tawney traduit „had gone to a distant island long before . . .”.

Çaktideva, justement surpris de la rencontre, s'écrie: „Et moi aussi, quand je faisais route pour le dvîpântara, mon bateau brisé, naufragé en plein océan, c'est vous qui m'avez sauvé!”

tato dvîpântaram gacchan aham vahanabhaṅgataḥ
adyâmbudhau nimagnaḥ san prâpya yuṣmâbhir uddhṛtaḥ

Tawney: „Then on my way to a distant island my ship was wrecked . . .”

On arrive enfin à l'île d'Utsthala; Çaktideva s'empresse de consulter le roi qui lui dit: „La ville où tu aspires, je sais par oui-dire qu'elle est aux dvîpânta's”

nagari tvadabhipretâ dvîpânteṣu çrutâ punaḥ

Tawney: „. . . is situated in one of the distant islands”. Tawney considère donc dvîpânta comme un simple équivalent de dvîpântara; la Bṛhatkathâmañjarî, dans le récit parallèle à celui de Somadeva, emploie le terme dvîpânta à propos de cette même ville; un personnage qui y est allé est” arrivé au dvîpânta (dvîpântam âçritaḥ V, 98); il serait donc plus naturel de traduire dvîpânta par „le bout du monde”, et de ne pas le confondre avec dvîpântara.

Çaktideva, logé à Utsthala dans un couvent brahmanique, y retrouve un ami de sa famille qui l'encourage dans son projet: „Reste tranquillement ici, et d'oreille en oreille, les marchands qui viennent du dvîpântara feront aboutir ton dessein!

tad ihaivâḥsva na cirât sâdhayiṣyati câtra te
iṣṭam dvîpântarâgacchadvaṇikkarṇaparamparâ.

Tawney: „The stream of merchants and pilots that come here from other islands . . .” [Je relève en passant que Tawney traite karṇa comme une abréviation de karṇadhâra „le pilote” Mais il me semble que le sens normal de karṇa „l'oreille” convient parfaitement dans ce passage; chacun des marchands à son tour répètera ce qu'il aura appris par oui-dire sur la cité merveilleuse].

Enfin, dans l'épisode de la Bouche de la Jument (baḍavâṁukha), les oiseaux perchés sur le figuier au-dessus de l'abîme se racontent leurs aventures de voyage: „l'un est allé au dvîpântara, un autre à la montagne, un autre dans une autre direction” (XXVI, 29):

kaçcid dvîpântaram kaçcid giriṃ kaçcid digantaram.

Ce dvîpântara qui revient si souvent dans le conte de Somadeva est le voyage classique des marchands qui vont chercher fortune outre-mer. Kullûka, sur *Manu* III, 158 explique le terme *samudrayâin* du texte par ces mots : „celui qui va par mer, au moyen d'un navire etc. . . , au dvîpântara (*samudre yo vahitrâdinâ dvîpântaraṃ gacchati*)”. C'est là sans doute une interprétation consacrée ; Bühler dans sa traduction du *Baudhâyana Dharmasûtra* cite le commentaire de Govinda sur le terme *samudrasaṃyâna* du texte (2, 1, 2, 2) : „Faire des voyages par mer, c'est voyager au moyen de bateaux vers un autre continent (*dvîpa*)”. L'original sanscrit, que je n'ai pas pu consulter, paraît être identique à la glose de Kullûka sur *Manu*. Un passage de l'*Îcânagurudevapaddhati* (*Trivandrum Sanskrit Series LXXVII*, p. 237, vers 34—37) où le compilateur transcrit sans aucun doute quelque texte antérieur, rattache aussi le dvîpântara au commerce maritime : Une ville où on trouve en abondance toutes sortes de marchandises, située sur le bord de la mer, fréquentée par les marchands de mer, est appelée *pattana* ; si elle est à l'embouchure d'un fleuve, accessible aux bateaux de rivière et de haute mer, fréquentée par les marchands du dvîpântara, c'est alors un „débouché de boisseau” (*droṇamukha*) :

nânâpaṇyadhaṇâkīrṇaṃ sâgarânûpasamīṇṇam
sâmyânikavanigjūṣṭam pattanam paricakṣate
tad evâbdheṣ ca nadyâḥ ca saṃgamâgatapotakam
dvîpântaravanigjūṣṭam vidur droṇamukhaṃ budhâḥ.

Acharya, dans son excellent *Dictionary of Hindu Architecture*, rapporte aussi, sous le mot *pattana*, un passage tiré du commentaire sur le sûtra jaina du *Praçnavyākaraṇa*, où *pattana* est défini comme l'endroit où on trouve des articles du dvîpântara, à savoir pierreries, tissus de lin, camphre etc. . . (*ratnair dvîpantarair nityaiḥ [sic ; probablement dvîpântarânitaiḥ] kṣaumaiḥ karpûrâdibhiḥ*). La mention du camphre parmi les produits du dvîpântara évoque l'Indonésie, qui a fait connaître le camphre à l'Inde. C'est la même orientation qui est suggérée par un passage du *Karmavibhaṅga*, texte bouddhique de date certainement ancienne : „Ils vont à des pays étrangers (*deçântara*), ils visitent la Terre-de-l'or (*Suvarṇabhûmi*), l'île de Ceylan (*Simhaladvîpa*) et le reste des dvîpântara's (*prabhṛtini ca dvîpântarâṇi paçyanti*)”. Nous trouvons ici, comme dans le *Kathâsaritsâgara*, accolés et distingués expressément, les deux termes *deçântara* et *dvîpântara*. Le tamoul, qui a emprunté au sanscrit le mot *dvîpântara*

sous la forme vulgaire divântaram, désigne par là, au témoignage du Dictionnaire de la Mission de Pondichéry, s.v.: „une île, un pays éloigné; les extrémités de la terre [cf. dvîpânta, sup.], la campagne”; l’expression divântara avarei désigne „des pois venus des îles (orientales surtout)”.

Mais les „îles orientales” ont elles-mêmes leur témoignage à fournir; le javanais emploie, pour désigner un archipel et l’Archipel par excellence, le terme nusantara, formation hybride où le mot sanscrit antara décèle une survivance de la culture indienne, tandis que nusa est le mot javanais qui signifie „une île”; c’est le correspondant du sanscrit dvîpa, et l’expression entière se présente comme une javanisation partielle du composé sanscrit dvîpântara. J’ai rencontré dans la littérature javanaise même le mot dvîpântara. Le célèbre poème du Nagarakrêtâgama énumère au chant XV les pays qui étaient en relation d’amitié avec l’empire de Majapahit; Siam, Dharmanagari, Martaban, Râjapura, Singhanagari (Singapour), Campâ, Kamboja (Cambodge), Yavana sont classés, à la strophe 1, sous la rubrique deçântara; Kern, qui a édité et traduit le texte comme Kern seul pouvait le faire, rend ici deçântara par: *de andere landen (dan Java) „les pays autres (que Java)”*; dvîpântara paraît à la 3e et dernière strophe, dans un contexte embarrassant à cause du mot pâhudhama dont le sens est bien incertain; Kern propose de l’interpréter par *cijns „tribut, impôt”*. La troisième strophe, dit-il, se rapporte au tribut que les îles sujettes (*de onderhoorige eilanden*) payaient au souverain”. La première ligne de la strophe dit:

huwus rabdha ng dvîpântara sumiwi ri çrînarapati

Kern traduit: „Après que les autres îles avaient rendu propice Sa Majesté le Prince” [elles lui apportaient leur tribut] (*nadat de andere eilanden Z. Maj. den Vorst gehuldigd hadden [brachten zij stipt den op elken termijn verschijnenden cijns]*). Mais déjà le poète avait passé en revue, aux deux chants précédents, XIII et XIV, les dépendances (*onderhoorigheden*) de Majapahit; il a achevé son périple avec les stances 1 et 2 (celle-ci relative à l’île de Madoura) du chant XV. La strophe 3 se présente donc comme une conclusion d’ensemble. Sans entrer dans une discussion sur le domaine de la philologie javanaise, qui m’est étrangère, je serais tenté de croire — d’après l’analogie des exemples, déjà cités — qu’après avoir nommé les pays vassaux, et ensuite les autres états (*deçântara*) qui sont en rapport d’amitié avec Majapahit, le poète conclut: „Après que le dvîpântara avait propitié Sa

Majesté...”, le dvîpântara, c'est à dire les îles et le continent des Mers du Sud. C'est justement ce que l'usage chinois englobait sous la désignation de Kouen louen, et il n'y a plus de doute que la désignation sanscrite correspondante, telle que Li yen l'avait notée dans son lexique sanscrit-chinois, était Dvîpântara.

Tous les textes que j'ai relevés se prêtent sans effort à cette interprétation; je voudrais ici, à propos du nom de Kanakapuri, „la ville de l'Or” dans le Dvîpântara, souligner le rôle que la recherche de l'or a joué dans l'expansion hindoue en Indochine et en Indonésie; ce ne sont pas seulement les appellations classiques de Suvarṇabhūmi et de Suvarṇadvîpa qui en témoignent; les noms de fleuves et de rivières enregistrés par Ptolémée dans ses Tables évoquent sous de multiples altérations d'origine dialectale, qui décèlent peut-être la variété d'origine des chercheurs d'or, le „fabuleux métal” que les sables indonésiens n'ont pas cessé de charrier. C'est l'or qui a attiré l'Inde vers l'Eldorado de l'Extrême Orient. D'autres produits encore enrichissaient le trafic, notamment le santal d'espèce exotique et le bois d'aigle, le camphre, les clous de girofle, les épices et les drogues, témoin cette humble dvîpântara vacā, „la vacā du Dvîpântara” qui a gardé sa place dans la pharmacopée indienne, et dont le nom botanique, *Smilax China*, rappelle encore les pays à l'Est de l'Inde. Pour les Christophe Colomb du monde hindou, le dvîpântara avait été: l'autre partie du monde, comme nous parlons de l'autre hémisphère et du Nouveau Monde.